



La Monade :  
Images

Naïsa L. Delbos

Couverture : Le télescope spatial Spitzer de la NASA montre la naissance et la mort des étoiles. Image originale de la NASA. Amélioration numérique par rawpixel.

# LA MONADE : IMAGES

Naïsa L. Delbos



Cette image du Hubble Space Telescope montre NGC 4789A, une galaxie naine irrégulière située dans la constellation de la Chevelure de Bérénice (Coma Berenices). Image originale de la NASA. Amélioration numérique par rawpixel.





Affiche de la nébuleuse de l'Anneau austral issue du James Webb Space Telescope de la NASA (image d'orientation NIRCam).

---

*La connaissance de la nature fait naître l'art, elle nous donne beaucoup de moyens de conserver la vie et même elle en fournit les commodités, mais outre que la satisfaction de l'esprit, qui vient de la sagesse et de la vertu, est le plus grand agrément de la vie, elle nous élève à ce qui est éternel, au lieu que cette vie est très courte. Leibniz, Tentamen anagogicum.*

## **Avertissement**

La Monadologie a été au centre de nombreuses séances du club de lecture animé par l'auteur. Ces rencontres ont été précédées et préparées par la révision de quelques textes de Leibniz (*Textes de Leibniz : extraits choisis et commentés par Naïsa L. Delbos*, [www.editionsfads.ch](http://www.editionsfads.ch), ci-après désignés : *Textes*. Sauf exception, les références des notes de bas de page se limitent à leur localisation dans ces *Textes*, où l'on trouve l'indication complète des œuvres citées). Les chapitres suivants sont de brefs aperçus de trois thèmes, parmi d'autres, débattus au cours de ces rencontres : le premier est une relecture succincte de la *Monadologie*, divisée en neuf parties ; le thème du second est une image proposée par le mathématicien et philosophe Gilles Châtelet (1944-1999) lors d'une conférence prononcée en 1981 ; le troisième évoque des images communes à Plotin et à Leibniz.

# 1

**La Monadologie :  
images selon neuf  
points de vue**

---

Au terme d'incessants travaux sur d'innombrables domaines de la connaissance, Leibniz expose dans la *Monadologie*<sup>1</sup>, de façon presque lapidaire, sa pensée métaphysique et théologique. En voici une brève relecture, accompagnée de renvois à d'autres de ses écrits en notes de bas de page :

## L'élément des choses (articles 1 à 10)

La *Monadologie* est composée de quatre-vingt-dix articles. Les dix premiers énoncent le point de vue de l'*élément des choses*<sup>2</sup>, à savoir, la *monade, substance simple, c'est-à-dire sans parties*, donc ne pouvant être ni formée ni défaite : elle ne commence que par création et ne finit que par annihilation ; ce qui est *composé* commence ou finit par parties. La monade est impénétrable parce qu'elle est simple ; elle est infinie en nombre, et chaque monade est distincte de toutes les autres, puisqu'il n'y a pas *dans la nature deux êtres qui soient parfaitement l'un comme l'autre*<sup>3</sup> ; ce sont leurs actions ou *changements* qui les distinguent ; sans ces qualités, les monades seraient indistinguables et par conséquent aussi les mouvements des corps. Les monades sont les atomes de substance<sup>4</sup> et leur existence est nécessaire, autrement les phénomènes,

---

1 G. W. Leibniz, *Principes de la Nature et de la Grâce, Monadologie et autres textes 1703-1716, présentation et notes de Christiane Frémont*, chapitre XIV, GF Flammarion, Paris, 1996.

2 Les mots en italique sont ceux du texte original.

3 « Le terme du sujet enferme toujours celui du prédicat, en sorte que celui qui entendrait parfaitement la notion du sujet jugerait aussi que le prédicat lui appartient. Cela étant, nous pouvons dire que la nature d'une substance individuelle ou d'un être complet, est d'avoir une notion si accomplie qu'elle soit suffisante à comprendre et à en faire déduire tous les prédicats du sujet à qui cette notion est attribuée. » « Il s'ensuit de cela plusieurs paradoxes considérables, comme entre autres qu'il n'est pas vrai que deux substances se ressemblent entièrement et soient différentes *solo numero*. » (*Textes*, pp. 232 et 234.)

4 « Il n'y a que les *atomes de substance*, c'est-à-dire les unités réelles et absolument substituées de parties, qui soient les sources des actions, et les premiers principes absolus de la composition des choses, et comme les derniers éléments de l'analyse des choses

les *composés*, les *amas* ne pourraient exister. Ainsi, le monde des *choses* doit son existence à celle des monades.

### Unité et changement (articles 11 à 15)

Le *détail de ce qui change* – et qui donne lieu à la *spécification* et à la *variété* des monades – ne peut être réglé que par un *principe interne*, puisque la monade ne peut être modifiée par une cause externe. Le changement est un *état passager* qui *enveloppe*<sup>5</sup> et *représente*<sup>6</sup> une

---

substantielles. On les pourrait appeler *points métaphysiques* : ils ont quelque chose de *vital* et une espèce de *perception*, et les points mathématiques sont leurs *points de vue*, pour exprimer l'univers. » (*Textes*, p. 381.)

5 *Envelopper* signifie entourer, contenir, mais chez Leibniz cette notion indique aussi la possibilité d'embrasser ce qui est confus et infini : « Toute substance a quelque chose d'infini, dans la mesure où elle enveloppe sa cause, Dieu, elle a donc quelque trace de l'omniscience et de l'omnipotence ; car la notion parfaite de chaque substance individuelle contient tous ses prédicats tant nécessaires que contingents, passés, présents et futurs ; bien plus toute substance exprime tout l'univers suivant son *situs* et son point de vue, dans la mesure où toutes les autres choses se rapportent à lui ; de là vient nécessairement que certaines de nos perceptions, quoique claires, soient cependant confuses, puisqu'elles enveloppent des choses infinies, ainsi nos perceptions de la couleur, de la chaleur et d'autres semblables. » (*Textes*, p. 308.)

6 *Représenter* signifie la capacité de « tirer de ses propres opérations ce qui répond parfaitement à ce qui suit des choses » : « Certaines expressions ont un fondement dans la nature, mais d'autres sont, pour une part au moins, fondées dans l'arbitraire, comme les expressions par les sons ou les caractères. Pour celles qui sont fondées dans la nature, elles postulent une similitude, comme entre un grand cercle et un petit, ou entre une région et sa carte géographique ; ou du moins une connexion, comme entre un cercle et l'ellipse qui le représente en optique, car tout point de l'ellipse répond à quelque point du cercle suivant une loi déterminée. Qui plus est, en ce cas, ce serait mal représenter le cercle que d'en donner une autre figure qui lui soit plus semblable. De la même manière, tout effet représente sa cause pleine, car je peux toujours, de la connaissance de tel effet, parvenir à celle de sa cause. Ainsi les actes de chacun représentent son âme, et le monde lui-même représente Dieu d'une certaine manière. Il peut arriver ainsi que des choses issues d'une même cause s'expriment mutuellement, par exemple le geste et la parole. Ainsi certains sourds comprennent ceux qui parlent non par le son, mais par le mouvement des lèvres. C'est pourquoi, si l'idée des choses est en nous, c'est que Dieu, auteur des choses et de l'esprit tout ensemble, a imprimé en lui la faculté de penser, afin qu'il puisse *tirer de ses propres opérations ce qui répond parfaitement à ce qui suit des choses*. Aussi, même si l'idée du cercle n'est pas semblable au cercle, peut-on toutefois en tirer des vérités, que viendra confirmer sans nul doute l'expérience sur un cercle véritable. » (*Textes*, pp. 197-198.)

---

*multitude dans l'unité* ; il est donc naturel d'appeler *perception* cet état passager. On appelle *appétition* la transition d'une perception à une autre : l'*appétit* fait en sorte qu'une perception *tende* vers une autre.

## **L'âme humaine : exemple par excellence de substance simple (articles 16 à 28)**

Du point de vue de l'âme (à ne pas confondre avec *conscience*), on comprend ce que signifie représenter une multitude dans l'unité, car *la moindre pensée dont nous nous apercevons enveloppe une variété dans l'objet*. Cette perception, que nous expérimentons nous-mêmes, est *inexplicable par des raisons mécaniques*. Notre expérience nous permet ainsi d'apercevoir en quoi consistent les *actions internes des substances simples*<sup>7</sup>. Celles-ci sont des *entéléchies*<sup>8</sup>, puisqu'elles ont une certaine *perfection*, et une *suffisance qui les rend sources de leurs actions internes*, comme *des automates incorporels*. En général, on appellera monade ou entéléchie tout ce qui a *perceptions* et *appétits*, et on désignera par âme celle dont *la perception est plus distincte et accompagnée de mémoire*. Dans un *sommeil profond sans aucun songe*, ou à la suite d'un fort *étourdissement*, nous n'avons aucune *perception distinguée* et notre âme se trouve alors comme une simple monade ; mais cela ne signifie pas qu'elle soit sans aucune perception – autrement elle aurait cessé d'exister sans avoir été annihilée. Il est vrai que dans ce sommeil ou étourdissement il n'y a rien de distingué dans la multitude de perceptions. Au réveil on *s'aperçoit* de ses perceptions, puisque *tout*

---

7 « Il est toujours faux de dire que toutes nos notions viennent des sens qu'on appelle extérieurs, car celle que j'ai de moi et de mes pensées, et par conséquent de l'être, de la substance, de l'action, de l'identité, et de bien d'autres, viennent d'une expérience interne. » (*Textes*, p. 267.)

8 D'origine aristotélicienne, *entéléchie* est une notion fondamentale chez Leibniz. « La forme substantielle n'est autre chose que le premier principe intérieur de l'action *ἐντελέχεια ἡ πρώτη* (entéléchie première) ». Lettre à Pellisson, janvier 1692 (*Textes*, p. 336). « La force active comprend une sorte d'acte ou d'*ἐντελέχεια* (entéléchie) ; elle est le milieu entre la faculté d'agir et l'action même et implique l'effort (*conatus*) ». (*Textes*, p. 13.)

*état présent d'une substance simple est naturellement une suite de son état précédent, autant que le présent est gros de l'avenir*<sup>9</sup>. La mémoire fournit une espèce de consécution aux âmes, qui imite la raison en enchaînant une multitude de perceptions – comme ce qu'il arrive aux animaux. Et les hommes *agissent comme les bêtes* si la suite de leurs perceptions dépend seulement de la mémoire. Par exemple, l'expérience nous montre qu'il fera jour demain, mais c'est *par raison* que l'astronome l'affirme.

### **Le point de vue de la connaissance (articles 29 à 37)**

Il faut donc considérer le point de vue de la connaissance, car ce sont la *raison et les sciences* qui distinguent les êtres humains des animaux. C'est l'âme raisonnable, l'*esprit*, qui connaît les *vérités nécessaires et éternelles*<sup>10</sup>, qui accède à la *connaissance de nous-mêmes*, et qui représente le mieux une multitude dans l'unité. En effet, l'esprit accomplit des *actes réflexifs* par lesquels on reconnaît notre *moi* et ce qui *est en nous*, et par ce moi on parvient à *l'être, à la substance, au simple et au composé, à l'immatériel et même à Dieu*. L'esprit accède aux *idées simples, dont on*

---

9 « L'universalité de ce principe {de continuité} dans la géométrie m'a bientôt fait connaître, qu'il ne saurait manquer d'avoir lieu aussi dans la physique : puisque je vois que, pour qu'il y ait de la règle et de l'ordre dans la nature, il est nécessaire, que le physique s'harmonise constamment avec le géométrique ; et que le contraire arriverait, si là où la géométrie demande de la continuation, le physique souffrait une subite interruption. Selon moi tout est lié dans l'univers en vertu de raisons de métaphysique, de manière que le présent est toujours gros de l'avenir, et qu'aucun état donné n'est explicable naturellement, qu'au moyen de celui dont il a été précédé immédiatement. Si on le nie, le monde aura des hiatus, qui renversent le grand principe de la raison suffisante, et qui obligeront de recourir aux miracles, ou au pur hasard dans l'explication des phénomènes. » Lettre à Varignon, février 1702 (*Textes*, p. 301).

10 « J'appellerai *nécessaire* ce dont l'opposé implique contradiction, ou ne peut être clairement conçu (*intelligi*). Ainsi il est nécessaire que trois fois trois fassent neuf, mais il n'est pas nécessaire que je parle ou que je pêche. Je peux en effet être conçu comme étant *moi* sans être conçu comme *parlant*, mais concevoir que trois fois trois ne fassent pas neuf, c'est concevoir que trois fois trois ne soient pas trois fois trois, ce qui implique contradiction, comme le montre le *dénombrement (numeratio)*, c'est-à-dire la réduction des deux termes à leur définition, à savoir aux unités. » (*Textes*, p. 106.)

---

ne saurait donner la définition, et aux principes primitifs, qui n'ont pas de démonstration et qui sont l'objet des énonciations identiques, dont l'opposé contient une contradiction expresse<sup>11</sup>. Les actes réflexifs sont à l'origine des principaux objets de nos raisonnements, fondés sur le principe de contradiction (est faux ce qui enveloppe une contradiction) et sur le principe de raison suffisante (pourquoi il est ainsi et non pas autrement). Toute énonciation véritable est basée sur une raison suffisante, même si le plus souvent elle ne nous est pas connue. À côté des vérités de raisonnement, qui sont nécessaires et dont l'opposé est impossible, il y a les vérités de fait, qui sont contingentes, et leur opposé est possible. Une vérité nécessaire fait l'objet de l'analyse, qui la résout en vérités primitives, à la manière des mathématiques. Une vérité contingente ou de fait doit aussi avoir sa raison suffisante, mais sa résolution pourrait aller à un détail sans bornes, à cause de la variété immense des choses de la nature et de la division des corps à l'infini<sup>12</sup>. Tout ce détail enveloppe d'autres contingents, et ainsi à l'infini, et ne peut donc pas se résoudre en éléments primitifs. Il faut donc que la raison suffisante soit hors de la suite de ce détail des contingences, quelque infini qu'il pourrait être<sup>13</sup>.

---

11 « L'analyse ultime des vérités qui dépendent de la raison se réduit à deux choses : les définitions et les vérités identiques, les seules parmi les vérités nécessaires à être vraiment primitives et indémonstrables. » (*Textes*, p. 146.)

12 « Une proposition nécessaire est sans conteste celle dont le contraire implique contradiction : ainsi toute proposition identique, ou dérivée résoluble en identiques ; et telles sont les vérités que l'on dit de nécessité métaphysique ou géométrique. » « Dans les vérités contingentes, bien que le prédicat soit dans le sujet, cela ne peut cependant jamais faire l'objet d'une démonstration, et jamais la proposition ne peut se ramener à une équation ou une identité : la résolution procède à l'infini ; Dieu seul voit non pas certes la fin de la résolution, qui n'a pas lieu, mais la connexion des termes, c'est-à-dire l'enveloppement du prédicat dans le sujet, puisqu'il voit tout ce qui est dans la série. » (*Textes*, pp. 289 et 290.)

13 Ce détail est comme le pli de la tunique décrite dans le *Pacidius Philaethi* (*Textes*, p. 182) : « C'est comme si nous supposons une tunique marquée par des plis multipliés à l'infini de telle sorte qu'il n'y ait pas de pli si petit qu'il ne soit pas subdivisé par un nouveau pli. »

## Le point de vue de Dieu (articles 38 à 47)

La raison suffisante des choses contingentes est hors de leurs suites infinies et doit donc être envisagée du point de vue de Dieu, car ces suites ne peuvent se résoudre que par *la dernière raison des choses*, c'est-à-dire, par une *substance nécessaire* dans laquelle le *détail* n'est *qu'émminemment, comme dans sa source* ; autrement dit, le détail des contingences infinies est par excellence contenu dans cette substance, comme l'effet existe dans la cause<sup>14</sup>. *Il n'y a qu'un Dieu*, ultime raison suffisante des choses, *et ce Dieu suffit*. L'existence du monde contingent est la preuve *a posteriori* de l'existence de Dieu. Ainsi, les choses contingentes dépendent de cette *substance suprême, unique, universelle et nécessaire*, sans limites, contenant *autant de réalité qu'il est possible*, et parfaite en cela même : la plénitude de sa réalité fait que Dieu est parfait, et *sa perfection est absolument infinie*<sup>15</sup>. Dieu est autant la *source des existences que celle des essences* réelles ou dont la réalité est possible. Seul Dieu, dont l'essence renferme l'existence, peut *fonder la réalité dans les essences ou possibilités*, et l'aspiration à l'existence de toute chose possible dépend du degré de perfection octroyé par Dieu. Par sa perfection, il suffit à Dieu *d'être possible pour être actuel*, ce qui apporte la preuve *a priori* de son existence, puisqu'il a ce privilège *qu'il faut qu'il existe, s'il est possible*<sup>16</sup>. Or, *il n'enferme aucune borne, aucune négation et par conséquent aucune contradiction*, c'est pourquoi il a *la raison de*

---

14 « Si la série des choses est supprimée ou changée, la raison dernière des choses, c'est-à-dire Dieu, sera par ce moyen aussi supprimée et changée... Si Dieu est la raison suffisante des choses, c'est-à-dire l'être par soi et la cause première, il suivra que, Dieu étant posé, cette série de choses existe, sinon Dieu n'en serait pas la raison suffisante, mais quelque chose d'autre, un réquisit indépendant de Dieu, devrait être ajouté pour faire que cette série de choses existe. » (*Textes*, pp. 105 et 106.)

15 « Il faut connaître aussi ce que c'est que perfection, dont voici une marque assez sûre, savoir que les formes ou natures, qui ne sont pas susceptibles du dernier degré, ne sont pas des perfections, comme par exemple la nature du nombre ou de la figure. » (*Textes*, p. 226.)

16 Cette proposition est la version leibnizienne de l'argument ontologique. (Voir, en particulier, *Textes*, p. 259 sq.)

---

*son existence en lui-même. Ainsi, Dieu est l'unité primitive qui, pour ainsi dire, produit les monades créées par des fulgurations continues<sup>17</sup>, en conformité avec la réceptivité de la créature, dont l'essence est d'être limitée (l'inertie naturelle des corps, par exemple, est une preuve de l'imperfection des créatures). Sans Dieu, raison suffisante des choses contingentes, il n'y aurait rien d'existant, ni même rien de possible. Les vérités éternelles, et les idées dont ces vérités dépendent, sont l'objet interne de son entendement, et ne sont pas arbitraires ni ne dépendent de sa volonté<sup>18</sup> ; ce sont les vérités contingentes qui dépendent de la volonté de Dieu, suivant le principe de la convenance et du choix du meilleur.*

### **Le point de vue de la convenance (articles 48 à 60)**

C'est du point de vue de la *convenance* qu'il faut admirer le choix du meilleur. Car, Dieu choisit parmi une *infinité d'univers possibles*, et il ne peut *en exister qu'un seul* ; la raison suffisante de ce choix unique est celle de la convenance, conforme aux *degrés de perfection* contenus dans ces mondes possibles, puisque chacun d'entre eux a le *droit de prétendre à l'existence à mesure de la perfection qu'il enveloppe*. Ce choix est donc tel que *toutes choses créées* conviennent les unes aux autres ; ainsi, chaque monade *a des rapports qui expriment toutes les*

---

17 « Les substances créées dépendent de Dieu qui les conserve et même qui les produit continuellement par une manière d'émanation, comme nous produisons nos pensées. » (*Textes*, p. 243.)

18 « Où sera donc sa justice et sa sagesse, s'il ne reste qu'un certain pouvoir despotique, si la volonté tient lieu de raison, et si selon la définition des tyrans, ce qui plaît au plus puissant est juste par là même ? Outre qu'il semble que toute volonté suppose quelque raison de vouloir et que cette raison est naturellement antérieure à la volonté. C'est pourquoi je trouve encore cette expression de quelques autres philosophes tout à fait étrange, qui disent que les vérités éternelles de la métaphysique et de la géométrie, et par conséquent aussi les règles de la bonté, de la justice et de la perfection, ne sont que des effets de la volonté de Dieu, au lieu qu'il me semble que ce ne sont que des suites de son entendement, qui assurément ne dépend point de sa volonté, non plus que son essence. » (*Textes*, pp. 227 et 228).

*autres*, et qui la rendent en quelque sorte *un miroir vivant perpétuel de l'univers* selon ses différents *points de vue*. Comme lorsqu'une ville est regardée de différentes positions et perçue selon diverses perspectives, l'univers est reproduit selon l'infinité de points de vue de l'infinité de monades<sup>19</sup>. L'univers est ainsi le plus parfait possible, car il contient *autant de variété qu'il est possible, avec le plus grand ordre qui se puisse*. Seule cette *hypothèse*<sup>20</sup> est conforme à la *grandeur de Dieu*. Ce choix, enfin, est le fait de la *puissance* de Dieu<sup>21</sup>, de sa *bonté*, de sa *sagesse* et de sa *connaissance, qui contient le détail des idées*, et aussi de sa *volonté*,

---

19 « Toute substance est comme un monde entier et comme un miroir de Dieu ou bien de tout l'univers, qu'elle exprime chacune à sa façon, à peu près comme une ville est diversement représentée selon les différentes situations de celui qui regarde. Ainsi l'univers est en quelque façon multiplié autant de fois qu'il y a des substances, et la gloire de Dieu est redoublée de même par autant de représentations toutes différentes de son ouvrage. On peut même dire que toute substance porte en quelque façon le caractère de la sagesse infinie et de la toute-puissance de Dieu, et l'imité autant qu'elle en est susceptible. Car elle exprime quoique confusément tout ce qui arrive dans l'univers, passé, présent ou avenir, ce qui a quelque ressemblance à une perception ou connaissance infinie ; et comme toutes les autres substances expriment celle-ci à leur tour et s'y accommodent, on peut dire qu'elle étend sa puissance sur toutes les autres à l'imitation de la toute-puissance du créateur. » (*Textes*, p. 235). Dans cette citation, deux mots méritent d'être remarqués : toute substance *exprime* à sa façon Dieu ou tout l'univers ; et la gloire de Dieu est redoublée par autant de *représentations* de son ouvrage. La *représentation* (voir supra, note 6) fait référence à ce qui est inhérent à la substance (comme dans le cas de l'*esprit*, qui tire « de ses propres opérations ce qui répond parfaitement à ce qui suit des choses »). La substance – la monade – est d'une certaine manière le représentant de l'ouvrage de Dieu, elle représente *le monde entier*. L'*expression*, elle, fait référence à ce qui est extrinsèque : représentant l'univers d'une part, la monade est, d'autre part, le révélateur du monde, « comme un miroir de Dieu ou bien de tout l'univers ». Or, « la seule contemplation des rapports de l'exprimant nous fait parvenir à la connaissance des propriétés correspondantes de la chose à exprimer. D'où l'on voit qu'il n'est pas nécessaire, que ce qui exprime soit semblable à la chose exprimée, pourvu qu'il se conserve une certaine analogie de rapports » (*Textes*, p. 197.) ; certes, la monade n'est pas semblable à Dieu, mais comme miroir de Dieu, elle conserve « une certaine analogie de rapports ».

20 Dans le texte original, le mot « hypothèse » est suivi, entre parenthèses, de l'affirmation « que j'ose dire démontrée ». Leibniz raisonne en mathématicien, et la notion d'*hypothèse* est bien celle d'un point de départ d'une proposition à démontrer, que ce soit en mathématique, en métaphysique ou en théologie.

21 « La souveraine sagesse, qui est la source de toutes choses, agit en parfait géomètre, et suivant une harmonie à laquelle rien ne se peut ajouter. » (*Textes*, p. 294.)

---

qui fait les changements ou productions selon le principe du meilleur. En Dieu, ces attributs sont *infinis ou parfaits*, mais dans la monade ce ne sont que des *imitations*, qui dépendent du degré de perfection de son *action*. L'action de la monade consiste en ses *perceptions distinctes*, c'est-à-dire ce qui rend raison de ce qui se passe dans une autre, et la *passion*, en ses *perceptions confuses*, ou ce qui trouve sa raison dans la connaissance distincte d'une autre. Ce qui est actif d'un certain point de vue est passif d'un autre point de vue. Action et passion sont des *influences idéales d'une monade sur une autre*, car une monade créée ne saurait avoir une influence physique sur l'intérieur de l'autre. Cette influence idéale est réalisée par l'intervention de Dieu, en ce sens que chaque monade demande avec raison que Dieu, en réglant les autres dès le commencement des choses, ait égard à elle. D'où cette harmonie universelle<sup>22</sup>, cette convenance des actions et passions des monades, telle que chaque monade exprime à sa façon toutes les autres. On voit les raisons a priori pourquoi les choses ne sauraient aller autrement : parce que Dieu, en réglant le tout, a eu égard à chaque partie, et particulièrement à chaque monade. Ce sont les monades qui sont ou les plus proches ou les plus grandes par rapport à chacune des monades qui ont des perceptions distinctes (et seul Dieu a une perception distincte de toutes les monades) ; au-delà de cette proximité, les perceptions des monades sont de plus en plus confuses, c'est en cela que les monades sont bornées ; elles vont toutes confusément à l'infini, au tout, mais elles sont limitées et distinguées par les degrés des perceptions distinctes.

### **Le point de vue des composés (articles 61 à 77)**

Les composés sont à l'image des monades, car ils sont tout autant limités et leur division va à l'infini. Comme *tout est plein*, le mouvement d'un corps affecte tous les corps et se fait sentir partout, mais à mesure

---

22 « L'harmonie universelle des choses, qui fait ressortir la peinture par les ombres et la consonance par les dissonances. » (*Textes*, p. 102.)

*de la distance*<sup>23</sup> ; comme disait Hippocrate, tout conspire<sup>24</sup>. Dieu, parce qu'il voit tout, sait *ce qui se fait partout, ce qui s'est fait et ce qui se fera*, mais l'âme est limitée à ce qui est distinct dans sa perception, puisqu'elle *ne saurait développer tout d'un coup tous ses replis, car ils vont à l'infini*. L'âme fait l'entéléchie du corps *qui lui est affecté plus particulièrement*. On dira que le corps avec l'entéléchie est un *vivant* ou une *machine de la nature*, et avec l'âme, un *animal*, dont le corps est *organique*, en ce sens qu'il exprime, *autant que l'âme, tout l'univers par la connexion de toute la matière dans le plein*. Ainsi, toute machine de la nature est *une espèce de machine divine, c'est une sorte d'automate naturel qui surpasse infiniment tous les automates artificiels*. Les machines de la nature<sup>25</sup> sont

---

23 La notion de *plénitude* de l'univers est une conception déjà établie lors de la rédaction en 1670 de la *Théorie du mouvement abstrait* (*Textes*, p. 75) : « L'effort (*conatus*) est au mouvement ce que le point est à l'espace, soit comme l'unité à l'infini ; il est, en effet, le commencement et la fin du mouvement. D'où : *quel que soit le corps qui se meut, si faiblement qu'il le fasse, si grand même que soit un obstacle, il propagera son effort à travers tous les obstacles dans le plein* à l'infini et, par conséquent, il imprimera son effort à tous les autres corps. » Plus tard, Leibniz fera le lien entre cette notion et le *principe de continuité* : « La continuité étant donc un réquisit nécessaire, un caractère distinctif des véritables lois de la communication du mouvement, peut-on douter que tous les phénomènes n'y soient soumis, ou qu'ils ne deviennent intelligiblement explicables, qu'au moyen des véritables lois de la communication du mouvement ? Mais comme, selon moi, il règne une parfaite continuité dans l'ordre des successifs, ainsi il en règne une pareille dans celui des simultanés, laquelle établit le plein réel, et renvoie aux régions imaginaires les espaces vides. » (*Textes*, pp. 301 et 302.)

24 « Ce qu'a dit Hippocrate du corps humain est vrai de l'univers lui-même, que toutes les choses conspirent et sympathisent, c'est-à-dire que rien n'arrive dans une créature, dont quelque effet correspondant avec exactitude ne parvienne à toutes les autres. Et il n'est point donné dans les choses de dénominations absolument extrinsèques. » (*Textes*, p. 308.)

25 « Il n'y a que notre système qui fasse connaître enfin la véritable et immense distance qu'il y a entre les moindres productions et mécanismes de la sagesse divine, et entre les plus grands chefs-d'œuvre de l'art d'un esprit borné ; cette différence ne consistant pas seulement dans le degré, mais dans le genre même. Il faut donc savoir que les machines de la nature ont un nombre d'organes véritablement infini, et sont si bien munies et à l'épreuve de tous les accidents, qu'il n'est pas possible de les détruire. Une machine naturelle demeure encore machine dans ses moindres parties, et qui plus est, elle demeure toujours cette même machine qu'elle a été, n'étant que transformée par des différents plis qu'elle reçoit, et tantôt étendue et tantôt resserrée et comme concentrée, lorsqu'on croit qu'elle est perdue. » (*Textes*, p. 380.)

---

*encore machines dans leurs moindres parties jusqu'à l'infini, elles-mêmes sous-divisées sans fin, dont chacune a quelque mouvement, et ainsi à l'infini. C'est l'art divin qui crée les machines de la nature, où l'on trouve un monde de créatures, de vivants, d'animaux, d'entéléchies, d'âmes dans la moindre partie de la matière ; pour se faire une image, c'est comme un jardin plein de plantes, et comme un étang plein de poissons. Mais chaque rameau de la plante, chaque membre de l'animal, chaque goutte de ses humeurs est encore un tel jardin, ou un tel étang, contenant des éléments le plus souvent d'une subtilité à nous imperceptible<sup>26</sup>. Il n'y a donc aucune partie de la matière qui soit inculte, stérile, il n'y a pas de mort dans l'univers, ni de chaos, ni de confusion qu'en apparence dans ce flux perpétuel dans lequel se trouvent tous les corps. Chaque corps vivant a une entéléchie dominante qui est l'âme dans l'animal, qui à son tour est plein d'autres vivants dont chacun a encore son entéléchie ou son âme dominante. Ce que nous appelons générations sont des développements et des accroissements, comme ce que nous appelons morts sont des enveloppements et des diminutions. D'après les recherches faites sur les plantes et les animaux, il y a préformation, et l'on peut conclure que non seulement le corps organique y était déjà avant la conception, mais encore une âme dans ce corps, et en un mot l'animal même. On peut donc dire : si*

---

26 « Mon grand principe des choses naturelles est celui de Harlequin Empereur dans la Lune, que c'est toujours et partout en toutes choses tout comme ici. C'est-à-dire que la nature est uniforme dans le fond des choses, quoiqu'il y ait de la variété dans le plus et dans le moins et dans les degrés de perfection. Ce qui donne une philosophie la plus aisée, et la plus concevable du monde... Je parle ici d'une substance, mais non pas d'un simple assemblage de substances, comme pourrait être un troupeau d'animaux ou un vivier plein de poissons, où il suffit que les brebis ou les poissons aient de la perception et des organes, quoiqu'il faille juger que dans l'intervalle, comme dans l'eau du vivier entre les poissons, il y aura encore d'autres choses vivantes, mais plus petites, et il en sera toujours ainsi sans aucun vide. Or il n'est point concevable comment la perception puisse commencer naturellement non plus que la matière. Car quelque machine qu'on s'imagine, ce ne sera toujours que choque des corps, grandeur, figure, mouvements, qu'on concevra produits par son moyen, ce que nous entendons bien être autre chose que perception ; ne pouvant donc commencer naturellement, elle ne doit point finir non plus. » (*Textes*, p. 395.)

*l'animal ne commence jamais naturellement, il ne finit pas naturellement non plus ; il n'y a pas de génération, pas de destruction totale, ni mort prise à la rigueur. Il s'ensuit que non seulement l'âme (miroir d'un univers indestructible) est indestructible, mais encore l'animal même, quoique sa machine péricisse souvent en partie et quitte ou prenne des dépouilles organiques.*

### **Le point de vue de l'harmonie préétablie (articles 78 à 83)**

La conformité de l'âme et du corps organique ne peut être perçue que du point de vue de *l'harmonie préétablie entre toutes les substances, puisqu'elles sont toutes des représentations d'un même univers*. L'harmonie préétablie<sup>27</sup> est telle que l'âme et le corps suivent les lois qui leur sont propres, les âmes selon les *lois des causes finales par appétition, fins et moyens*, les corps selon les *lois des causes efficientes ou des mouvements*, et les règnes des causes finales et des causes efficientes sont *harmoniques entre eux*<sup>28</sup>. Résultant de la représentation d'un même univers, l'harmonie préétablie fait en sorte que *les corps agissent comme si (par impossible) il n'y avait point d'âmes, et que les âmes agissent comme s'il n'y avait point de corps, et tous deux agissent comme si l'un influait sur l'autre*. Ceci est d'ailleurs vrai pour toutes les âmes ou entéléchies et tous les corps dont elles sont les entéléchies. Mais, alors que les âmes en général sont des miroirs vivants ou des images de l'univers des créatures, les âmes raisonnables sont *les images de la divinité même, ou de l'auteur*

---

27 Cf. *Textes*, pp. 387 à 389.

28 « J'ai coutume de dire qu'il y a, pour parler ainsi, deux règnes dans la nature corporelle même qui se pénètrent sans se confondre et sans s'empêcher : le règne de la puissance, suivant lequel tout se peut expliquer *mécaniquement* par les causes efficientes, lorsque nous en pénétrons assez l'intérieur ; et aussi le règne de la sagesse, suivant lequel tout se peut expliquer *architectoniquement*, pour ainsi dire, par les causes finales, lorsque nous en connaissons assez les usages. Et c'est ainsi qu'on peut non seulement dire avec Lucrèce, que les animaux voient parce qu'ils ont des yeux ; mais aussi que les yeux leur ont été donnés pour voir [...] » (*Textes*, p. 404.)

---

*même de la nature, capables de connaître le système de l'univers et d'en imiter quelque chose par des échantillons architectoniques, chaque esprit étant comme une petite divinité dans son département*<sup>29</sup>.

### **Le point de vue de la Cité de Dieu (articles 84 à 90)**

Pour comprendre en quoi les âmes raisonnables sont des images de Dieu, il faut se placer du point de vue de la *Cité de Dieu*, car cette relation n'est pas celle d'un *inventeur* avec sa *machine*, mais celle d'un *prince à ses sujets et même d'un père à ses enfants*<sup>30</sup>. La Cité de Dieu est une *monarchie universelle, un monde moral dans le monde naturel*, le plus élevé des ouvrages de Dieu, fait à la *gloire de Dieu*, pour que sa *bonté* et sa *grandeur* soient *connues et admirées par les esprits*. L'harmonie préétablie entre le règne des causes efficientes et celui des causes finales est enrichie, dans la Cité de Dieu, par deux autres règnes, le *règne physique de la nature*, Dieu étant *l'architecte de la machine de l'univers*, et le *règne de la grâce*, Dieu étant *le monarque de la Cité divine des esprits*. *Dieu comme architecte contente en tout Dieu comme législateur* : sous son gouvernement il n'y a *point de bonne action sans récompense, point de mauvaise sans châtement*, et les péchés portent *leur peine avec eux par l'ordre de la nature*. Dans la Cité de Dieu, *tout y réussit au bien des bons, c'est-à-dire de ceux qui ne sont point mécontents dans ce grand État*, et y sont attachés par *amour véritable à l'architecte*,

---

29 « Il semble, quoique toute substance exprime tout l'univers, que néanmoins les autres substances expriment plutôt le monde que Dieu, mais les esprits expriment plutôt Dieu que le monde. Et cette nature si noble des esprits, qui les approche de la divinité autant qu'il est possible aux simples créatures, fait que Dieu tire d'eux infiniment plus de gloire que du reste des êtres, ou plutôt les autres êtres ne donnent que de la matière aux esprits pour le glorifier. » (*Textes*, p. 281.)

30 « Dieu qui gouverne les corps pour sa gloire, comme un architecte les gouverne comme des machines qui suivent les *lois de la dimension* ou des *mathématiques*, et les gouverne en effet à l'usage des âmes, et aussi qui gouverne pour sa gloire les âmes capables de sagesse, qui les gouverne comme ses concitoyens, membres avec lui d'une certaine société, qui les gouverne comme un prince, voire comme un père, par les lois de bonté ou les lois morales. ». (*Textes*, p. 352.)

cause efficiente de notre être et cause finale de notre volonté, et qui *peut* seul faire notre bonheur.



Une crèche stellaire à proximité. Original de la NASA. Retouché numériquement par rawpixel.

# 2

**« Le retour de la  
monade »**

Les images de Leibniz sont bien connues. La ville aperçue de différents angles est l'une des images les plus célèbres (voir supra, note 19). Une autre image notable est celle des *machines de la nature* avec leur infinité de plis, tel un jardin plein de plantes ou un étang plein de poissons, image qui recèle l'unité de la substance et que l'on trouve dans *Système nouveau de la nature et de la communication des substances*<sup>31</sup>, et aussi dans les articles 64<sup>32</sup> et 67<sup>33</sup> de la *Monadologie*. Nous sommes nous-mêmes des *machines de la nature*, et c'est encore une formidable image, celle de la perception confuse par nos sens de l'infinité de l'univers « à peu près comme le murmure confus qu'entendent ceux qui approchent le rivage de la mer vient de l'assemblage des répercussions des vagues innumérables. »<sup>34</sup>

Les figures élaborées pour mettre en lumière l'ordre et l'harmonie universels – entre autres la consonance réalisée au moyen des dissonances<sup>35</sup> – sont aussi remarquables. L'une des plus frappantes est peut-être celle de la série à l'origine de la quadrature arithmétique de l'hyperbole, série qui se laisse pour ainsi dire décanter par des coupes successives<sup>36</sup>. Tout aussi parlante est la figure que Leibniz présente

---

31 *Textes*, p. 381.

32 « 64. Ainsi chaque corps organique d'un vivant est une espèce de machine divine, ou d'un Automate naturel, qui surpasse infiniment tous les automates artificiels. Parce qu'une machine, faite par l'art de l'homme, n'est pas machine dans chacune de ses parties... les machines de la nature, c'est-à-dire les corps vivants, sont encore machines dans leurs moindres parties jusqu'à l'infini. C'est ce qui fait la différence entre la Nature et l'Art, c'est-à-dire, entre l'art divin et le nôtre. » Op. cit. p. 256.

33 « 67. Chaque portion de la matière peut être conçue comme un jardin plein de plantes, et comme un étang plein de poissons. Mais chaque rameau de la plante, chaque membre de l'animal, chaque goutte de ses humeurs est encore un tel jardin, ou un tel étang. » Ibid. p. 257.

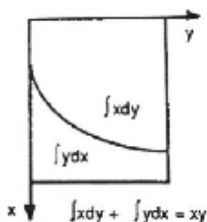
34 *Textes*, p. 278.

35 *Textes*, p. 106.

36 *Textes*, p. 140.

---

dans *Histoire et origine du calcul différentiel* pour admirer la formule essentielle du calcul différentiel<sup>37</sup> :



Bien entendu, il est impossible de figurer l'intelligibilité des choses et le sens même des atomes de substance, mais ne voudrait-on pas avoir une image à même d'éclairer la monade ? Dans un article paru en 1981, « Le potentiel démoniaque. Le retour de la monade. Quelques réflexions sur le calcul différentiel et la mécanique quantique »<sup>38</sup>, le mathématicien et philosophe Gilles Châtelet (1944-1999) en propose une fort intéressante. Mais avant d'en parler, il faut mentionner l'épigraphe choisie par Châtelet, une citation de Heidegger qui en dit long sur l'esprit avec lequel il a rédigé cet article, et qui commence par ces mots : « La grandeur et la supériorité de la science aux XVIe et XVIIe siècles résident en ceci, que tous les chercheurs d'alors étaient des philosophes : ils comprenaient qu'il n'y a pas de purs faits, mais qu'un fait n'est ce qu'il est qu'à la lumière du concept qui le fonde et selon l'ampleur d'une telle fondation. »

---

37 *Textes*, p. 165.

38 *Séminaire de Philosophie et Mathématique*, 1981, fascicule 1, « Aspects philosophiques et physiques de la théorie des jauges », p. 1-22. (Aussi dans [http://www.numdam.org/item?id=SPHM\\_1981\\_\\_1\\_A1\\_0](http://www.numdam.org/item?id=SPHM_1981__1_A1_0).) École normale supérieure – IREM Paris Nord – École centrale des arts et manufactures, 1981.

L'article est divisé en trois sections : I – Fibrés, II – Collision de particules, III – La querelle du Temple de Marbre et du Temple de Bois. (Cette « querelle » est une allusion à une boutade d'Einstein, comparant l'espace-temps de la Relativité Générale, dont la donnée essentielle est la notion de courbure, et l'espace absolu de la physique newtonienne : c'est, disait-il, « un palace à deux ailes : l'aile gauche est faite de marbre éternel, l'aile droite de mauvais bois ! »).

La première section de l'article propose une façon d'appréhender, selon Châtelet, « la cohérence d'un Monde de "points métaphysiques", de substances simples (sans parties) : Les Monades. Elles ne sont pas plongées *dans* l'Espace. Tout au contraire l'Espace est la coexistence même de ces entités choisies par la Grâce Divine dans le vivier des Possibles. Deux postulats fondamentaux leur interdisent d'ailleurs toute immersion dans un espace externe :

- Elles possèdent *en elles-mêmes* le principe de leur différenciation (*spontanéité*).
- L'interaction n'est *ni symétrique, ni matérielle*. La monade la plus parfaite se subordonne les autres par une influence idéale. *Ce qui se trouve en elle sert à rendre raison a priori* de ce qui se passe dans l'autre.

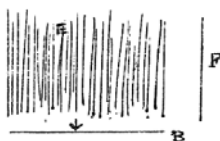
Les monades, que Leibniz voyait comme "productions naissant pour ainsi dire, par des fulgurations continues de la Divinité" devront attendre la fin du XXe siècle et le développement de la théorie des Particules Élémentaires pour entrer dans une Physique Mathématique qui prétend décrire le procès même de constitution de l'Espace. »

Châtelet fait allusion à des notions leibniziennes par excellence : sur la coexistence des monades, « choisies dans le vivier des possibles », sur leur interaction idéale, « ni symétrique, ni matérielle », et sur « ce qui se trouve en elle sert à rendre raison a priori de ce qui se passe dans

---

l'autre », voir supra, *Le point de vue de la convenance* ; sur la *spontanéité* de la monade, voir l'article XXXII du *Discours de métaphysique*<sup>39</sup> (« Toute substance a une parfaite spontanéité ... tout ce qui lui arrive est une suite de son idée ou de son être ») ; quant aux « fulgurations continuelles de la divinité », voir, par exemple, l'article XIV du *Discours de métaphysique*<sup>40</sup> : « ... les substances créées dépendent de Dieu qui les conserve et même qui les produit continuellement par une manière d'émanation, comme nous produisons nos pensées. »

Tout d'abord, l'article fait la comparaison entre, d'une part, la conception de l'espace absolu, hérité de la physique newtonienne et appréhendé par un repère cartésien, c'est-à-dire de l'espace qui « n'existe pas en soi comme agencement de parties mais comme simple présentation de couples » appartenant à un produit  $B \times F$ , et d'autre part, l'espace conçu « comme un univers hérissé de copies de l'ensemble  $F$ . Chaque copie, "prise en soi n'est que  $F$ ", mais elle existe maintenant *comme partie de  $E$* , elle hérite son individuation de son environnement dans l'espace  $E$ . » C'est le premier pas vers un éclairage particulier de la monade :  $E$  n'est plus perçu comme un produit  $B \times F$ , mais comme un espace fibré caractérisé par « l'agencement particulier des fibres qui le constituent ».



---

39 *Textes*, p. 275.

40 *Textes* pp. 242-243.

Mais ce n'est qu'une étape, car il ne suffit pas de « poser » chaque fibre sur un point de B, que Châtelet appelle « univers-base », il faut encore expliciter *comment ces fibres rendent raison de ce qui se passe dans les autres (perception et appétition, voir supra « Unité et changement »)*, et ce faisant, comment cet espace fibré est « un miroir vivant perpétuel de l'univers » (article 56<sup>41</sup> de la *Monadologie*). Pour ce faire, on « enrichit » les fibres en les dotant d'une structure de groupe ou d'espace vectoriel ; autrement dit, on choisit « *pour chaque élément de B, une manière d'incarner une même structure dans un substrat* ». Ces structures forment « une collection de variations, de déformations d'une même structure paramétrées continûment par la base. » Mais cela n'est pas non plus suffisant, car il nous faut encore comprendre comment, d'après Leibniz, tout ce qui arrive à la monade « est une suite de son idée ou de son être ». Autrement dit, les fibres au-dessus d'un chemin dans B (un « arc de l'univers-base ») ne doivent pas être « un défilé capricieux d'une même structure abstraite, sans liaison entre elles ». Pour « concevoir un rassemblement de fibres où chacune serait véritablement affectée par l'extériorité indomptée des autres », on se donne, pour tout chemin dans B, une « correspondance de structures » telle que, le long du chemin, les fibres soient isomorphes. C'est cela qui fournit une « image » de l'ensemble infini des monades : « Constituer E, c'est rassembler les monades-fibres par transport parallèle, c'est-à-dire se donner la collection des isomorphismes associés à chaque chemin ou encore se donner l'ensemble des synthèses effectuées lors du parcours des différentes trajectoires. » L'utilisation de l'expression « par transport parallèle » est une façon pour Châtelet d'introduire cette image dans le domaine de la physique (l'essentiel de l'article), en particulier de véhiculer le calcul différentiel entre les fibres et de retrouver la notion générale de courbure, notion primordiale en physique quantique.

---

41 « Or cette liaison ou cet accommodement de toutes les choses créées à chacune et de chacune à toutes les autres, fait que chaque substance simple a des rapports qui expriment toutes les autres, et qu'elle est par conséquent un miroir vivant perpétuel de l'univers. »

# 3

**Leibniz et Plotin :  
images**

Au début de son récit de la vie de Plotin, Porphyre de Tyr (234-308), le fidèle disciple qui édita et publia les écrits<sup>42</sup> de Plotin (205-270), raconte qu'un jour, un autre disciple, Amélius Gentilianus (~ 220-~ 290), demanda à Plotin s'il voulait bien poser pour un peintre ; Plotin refusa : « N'est-ce pas assez de porter cette *image* dans laquelle la nature nous a renfermés ? Faut-il encore transmettre à la postérité l'image de cette image comme un objet qui vaille la peine d'être regardé ? » (*L'image* « dans laquelle la nature nous a renfermés » n'est autre que notre corps, *image* de notre âme<sup>43</sup>.)

Il est compréhensible que Plotin ne veuille pas immortaliser l'image de son corps, d'autant plus qu'il a fait dans ses exposés l'épreuve du pouvoir des images. En effet, les *Ennéades* en sont pleines, car les mots ne peuvent rien dire de la première hypostase, l'Un<sup>44</sup> (ou le Premier,

---

42 Porphyre organisa les écrits de Plotin – souvent des notes prises avant ou après ses causeries à de nombreux disciples et admirateurs – sous la forme de six *Ennéades* (du grec *énvéá*, neuf), divisées en neuf livres et précédées de la *Vie de Plotin*. La version traduite en français par Marie-Nicolas Bouillet (1798-1864) de cette *Vie de Plotin* suivie des six *Ennéades* se trouve dans : [https://fr.wikisource.org/wiki/Enn%C3%A9ades\\_\(trad.\\_Bouillet\)](https://fr.wikisource.org/wiki/Enn%C3%A9ades_(trad._Bouillet)). Toutes nos citations proviennent de cette traduction.

43 « *L'âme disposée de telle façon, présente à la matière disposée de telle façon* (puisque l'âme est telle chose, selon qu'elle est dans telle disposition), *même sans le corps, est ce qui constitue l'homme. Elle façonne dans le corps une forme à sa ressemblance.* Elle produit ainsi, autant que le comporte la nature du corps, une image de l'homme, comme le peintre lui-même fait une image du corps. » (Ennéade VI, Livre VII, §V.)

44 « Qu'est donc l'Un ? Quelle est sa nature ? Il n'est point étonnant qu'il soit si difficile de le dire, lorsqu'il est difficile de dire même ce que c'est que l'être, ce que c'est que la forme... Étant la nature qui engendre toutes choses, l'Un ne peut être aucune d'elles. Il n'est donc ni une certaine chose, ni quantité, ni qualité, ni intelligence, ni âme, ni ce qui se meut, ni ce qui est stable ; il n'est ni dans le lieu ni dans le temps ; mais il est *l'uniforme en soi* (τὸ καθ' αὐτὸ μονοειδές), ou plutôt il est *sans forme* (ἀνειδέον), il est au-dessus de toute forme, au-dessus du mouvement et de la stabilité : car tout cela appartient à l'Être et le rend multiple. » (Ennéade VI, Livre IX, §III.)

---

le Bien, l'Absolu<sup>45</sup>), quand bien même l'Un préside à tout<sup>46</sup>. Les mots sont aussi insuffisants pour expliquer les deux autres hypostases, l'Intelligence<sup>47</sup> et l'Âme<sup>48</sup>, et pour expliciter comment l'Un engendre l'Intelligence<sup>49</sup> et comment celle-ci engendre l'Âme. Bref, sans images

---

45 « L'Un n'est pas en soi une chose à laquelle vienne s'ajouter l'unité, pas plus que le Bien n'est en soi une chose à laquelle vienne s'ajouter la bonté. Par conséquent [l'Un et le Bien étant tous deux la simplicité même], quand nous disons *l'Un* (τὸ ἕν), et quand nous disons *le Bien* (τὸ ἀγαθόν), ces deux mots n'expriment qu'une seule et même nature ; ils n'en affirment rien, et ne servent qu'à nous la désigner à nous-mêmes autant que la chose est possible. Nous appelons cette nature *le Premier* (τὸ πρῶτον), parce qu'elle est *très-simple* ; et *l'Absolu* (τὸ αὐτάρκες), parce qu'elle n'est pas composée : sinon, elle dépendrait des choses dont elle serait composée. » (Ennéade II, Livre IX, §I.)

46 « Tout ce qui existe après le Premier en relève, soit immédiatement, soit médiatement, et constitue une série d'ordres différents, tels que le deuxième ordre puisse être ramené au premier, le troisième au deuxième. Il faut en effet qu'au-dessus de tous les êtres il y ait quelque chose de simple et de différent de tout le reste, qui existe en soi-même et qui, sans jamais se mêler à rien, puisse cependant présider à tout, qui soit véritablement l'Un... Il faut donc qu'il engendre quelque chose, comme ce qu'il engendre doit engendrer à son tour. Il est en effet nécessaire qu'il y ait quelque chose au-dessous du Premier. Or cette chose [qui est immédiatement au-dessous du Premier] doit être très-vénéral, d'abord parce qu'elle engendre le reste, ensuite parce qu'elle est engendrée par le Premier et qu'occupant le second rang elle doit l'emporter en dignité sur les autres choses. » (Ennéade V, Livre IV, §I.)

47 « Après avoir admiré le monde sensible en considérant sa grandeur et sa beauté, la régularité éternelle de son mouvement, les dieux visibles ou cachés, les animaux et les plantes qu'il renferme, qu'on s'élève à l'*archétype* de ce monde, à un monde plus vrai ; qu'on y contemple tous les intelligibles qui sont éternels comme lui et qui y subsistent au sein de la science et de la vie parfaite. Là préside l'Intelligence pure, la Sagesse ineffable ; là se trouve le vrai royaume de Saturne, qui n'est autre chose que l'Intelligence pure. Celle-ci embrasse en effet toute essence immortelle, toute intelligence, toute divinité, toute âme ; et tout y est éternel et immuable... Elle *est* : il n'y a jamais pour elle que le présent ; point de futur : car elle est déjà ce qu'elle peut être plus tard ; point de passé ; car nulle des choses intelligibles ne passe ; toutes subsistent dans un éternel *présent*. » (Ennéade V, Livre I, §IV.)

48 « L'Âme n'est que l'*image* de l'Intelligence : comme le verbe extérieur [la parole] est l'image du verbe [intérieur] de l'Âme, l'Âme est elle-même le verbe et l'acte de l'Intelligence. Elle est la vie qui s'en échappe pour former une autre *hypostase*, de même qu'il y a dans le feu la chaleur latente qui constitue son essence et la chaleur qui en rayonne à l'extérieur. » (Ennéade V, Livre I, §III.)

49 « Comment [l'Intelligence] est-elle sortie et née de l'Un, de manière qu'elle puisse le voir ? ... Éloignons de notre esprit l'idée d'une génération opérée dans le temps : il

ou métaphores, il est impossible d'en parler. Leibniz s'en est-il inspiré lors de la rédaction de ses opuscules plus tardifs ? Se souvenant de ses lectures de jeunesse<sup>50</sup>, y a-t-il repris certaines images plotiniennes ? En tout cas, Leibniz était encouragé à faire appel à des propos imagés pour la rédaction de ces textes. D'après Christiane Frémont<sup>51</sup>, dans son préambule à la *Monadologie*, « l'intention de Leibniz était de rédiger un exposé global et déductif du "système des monades" à l'usage d'un poète de l'entourage du duc d'Orléans, Fraguier<sup>52</sup>, qui, nouveau Lucrèce, travaillait à mettre en vers la métaphysique leibnizienne... Leibniz ne refusa pas de contribuer à "donner du corps et de la couleur" à la philosophie – la *Monadologie* elle-même n'en manque point. »

---

s'agit ici de choses éternelles ; en leur appliquant le terme de *génération*, nous voulons seulement établir entre elles un rapport d'ordre et de causalité. Ce qui est engendré par l'Un doit être engendré par lui sans que l'Un soit mù ; s'il était mù, ce qui est engendré par lui tiendrait, par suite de ce mouvement, le troisième rang au lieu du second [serait l'Âme au lieu d'être l'Intelligence]. Donc, puisque l'Un est immobile, c'est sans consentement, sans volonté, sans aucune espèce de mouvement, qu'il produit l'*hypostase* qui tient le second rang. Comment donc faut-il concevoir la génération de l'Intelligence par cette cause immobile ? C'est le *rayonnement* d'une lumière qui s'en échappe sans troubler sa quiétude, semblable à la splendeur qui émane perpétuellement du soleil sans qu'il sorte de son repos, et qui l'environne sans le quitter... Ainsi le feu répand la chaleur hors de lui ; la neige répand le froid. Les parfums donnent un exemple frappant de ce fait : tant qu'ils durent, ils émettent des exhalaisons auxquelles participe tout ce qui les entoure. » (Ennéade V, Livre I, §VI.)

50 « J'ai tâché de déterrer et de réunir la vérité ensevelie et dissipée sous les opinions des différentes sectes des philosophes ; et je crois y avoir ajouté quelque chose du mien pour faire quelques pas en avant. Les occasions de mes études, dès ma première jeunesse m'y ont donné de la facilité. Étant enfant j'appris Aristote, et même les Scolastiques ne me rebutèrent point ; et je n'en suis pas fâché présentement. Mais Platon aussi dès lors avec Plotin me donnèrent quelque contentement sans parler d'autres anciens que je consultai. » Lettre du 14 janvier 1710 de Leibniz à Nicolas Rémond de Montmort (1678-1719), Conseiller du Duc d'Orléans.

([https://fr.wikisource.org/wiki/Briefwechsel\\_zwischen\\_Leibniz\\_und\\_Remond.](https://fr.wikisource.org/wiki/Briefwechsel_zwischen_Leibniz_und_Remond.))

51 Op. cit.

52 Claude-François Fraguier (1666-1728).

---

Voici, par exemple, le début du §I du Livre IX de la Sixième Ennéade, soit les premiers mots du dernier livre de la dernière ennéade : « Tous les êtres, tant les êtres premiers que ceux qui reçoivent le nom d'êtres à un titre quelconque, ne sont des *êtres* que par leur *unité*. Que seraient-ils, en effet, sans elle ? Privés de leur unité, ils cesseraient d'être ce qu'on dit qu'ils sont. Une armée n'existe point, en effet, si elle n'est une ; il en est de même d'un chœur, d'un troupeau. » Dans *Système nouveau de la nature et de la communication des substances*, Leibniz reprend d'une certaine façon la même idée avec quelques-uns des mêmes mots : « De plus, par le moyen de l'âme ou forme, il y a une véritable unité qui répond à ce qu'on appelle *moi* en nous ; ce qui ne saurait avoir lieu ni dans les machines de l'art, ni dans la simple masse de la matière, quelque organisée qu'elle puisse être ; qu'on ne peut considérer que comme une armée ou un troupeau, ou comme un étang plein de poissons, ou comme une montre composée de ressorts et de roues. Cependant s'il n'y avait point de véritables unités substantielles, il n'y aurait rien de substantiel ni de réel dans la collection. »<sup>53</sup> Aussi, la référence de Leibniz à ce « qui répond à ce qu'on appelle *moi* en nous » peut être interprétée comme étant d'inspiration plotinienne : « Il faut *que nous ayons en nous* la cause et le principe de l'Intelligence, Dieu, qui n'est point divisible, qui subsiste, non dans un lieu, mais en lui-même, qui est contemplé par une multitude d'êtres, par chacun des êtres aptes à le recevoir, mais qui reste distinct de ces êtres, de même que le centre subsiste en lui-même, tandis que les rayons viennent tous aboutir à lui de tous les points de la circonférence. » (Ennéade V, Livre I, §XI.) D'ailleurs, cette image du centre vers lequel convergent les rayons est reprise par Leibniz, par exemple dans le paragraphe [2] des *Principes de la nature et de la grâce* : « La simplicité de la substance n'empêche point la multiplicité des modifications ; qui se doivent trouver ensemble dans cette même substance simple ; et elles doivent consister dans la variété des rapports

---

53 *Textes*, p. 381.

aux choses qui sont au-dehors. C'est comme dans un centre ou point, tout simple qu'il est, se trouvent une infinité d'angles formés par les lignes qui y concourent. »<sup>54</sup>

Une autre image d'inspiration plotinienne est peut-être celle de la « Cité de Dieu » : « La Raison de l'univers ressemble à un législateur qui établit l'ordre dans une cité ; celui-ci, sachant quelles actions feront les citoyens et à quels motifs ils obéiront, règle là-dessus ses institutions, lie étroitement ses lois à la conduite des individus qui y sont soumis, établit pour leurs actions des peines et des récompenses, de telle sorte que toutes choses concourent d'elles-mêmes à l'harmonie de l'ensemble par un entraînement invincible. » (Ennéade V, Livre IV, §XXXIX.) L'image analogue se trouve dans les articles 84 et 85 de la *Monadologie* : « C'est ce qui fait que les esprits sont capables d'entrer dans une manière de société avec Dieu, et qu'il est à leur égard non seulement ce qu'un inventeur est à sa machine (comme Dieu l'est par rapport aux autres créatures) mais encore ce qu'un prince est à ses sujets, et même un père à ses enfants. D'où il est aisé de conclure que l'assemblage de tous les esprits doit composer la Cité de Dieu c'est-à-dire le plus parfait état qui soit possible sous le plus parfait des monarques. »

Tout aussi expressive est l'une des images de la relation entre intelligibles ou substances simples : « Chaque être comprend en lui-même le monde intelligible tout entier, et le voit également tout entier dans un être quelconque. Toutes choses y sont partout ; chaque chose y est tout, et tout y est chaque chose ; il y brille une splendeur infinie. » (Ennéade V, Livre VIII, §IV.) C'est ce qu'exprime à sa façon l'article 56 de la *Monadologie* : « Cette liaison ou cet accommodement de toutes les choses créées à chacune et de chacune à toutes les autres, fait que chaque substance simple a des rapports qui expriment toutes les autres,

---

54 *Textes*, p. 426.

---

et qu'elle est par conséquent un miroir vivant perpétuel de l'univers. »

La notion d'harmonie, sous-jacente à ces citations, est encore plus explicite dans deux autres, l'une de Plotin et l'autre de Leibniz, que l'on peut aussi rapprocher : « Or voici de quelle manière l'Intelligence fait toujours subsister le monde : L'Intelligence pure et l'Être en soi constituent le monde véritable et premier [le monde intelligible], qui n'a pas d'extension, qui n'est affaibli par aucune division, qui n'a aucun défaut, même dans ses parties (car nulle partie n'y est séparée de l'ensemble). Ce monde est la vie universelle et l'Intelligence universelle ; il est l'unité à la fois vivante et intelligente : car la partie y reproduit le tout, et il règne dans l'ensemble une harmonie parfaite parce qu'aucune chose n'y est séparée, indépendante et isolée des autres. » (Ennéade III, Livre II, §I.) ; « Car tout est réglé dans les choses une fois pour toutes avec autant d'ordre et de correspondance qu'il est possible, la suprême sagesse et bonté ne pouvant agir qu'avec une parfaite harmonie : le présent est gros de l'avenir, le futur se pourrait lire dans le passé, l'éloigné est exprimé dans le prochain. On pourrait connaître la beauté de l'univers dans chaque âme, si l'on pouvait déplier tous ses replis. » (*Principes de la nature et de la grâce*, [13]<sup>55</sup>.)

La même notion se retrouve dans deux autres citations qui méritent d'être comparées. Ennéade II, Livre III, §VII : « Toutes choses dépendent mutuellement l'une de l'autre. *Tout conspire à un but unique* (σύνπνοια μία) non seulement dans chaque individu, dont les parties sont parfaitement liées ensemble, mais, antérieurement et à un plus haut degré, dans l'univers... Toutes choses procèdent donc d'un principe unique... elles agissent et subissent l'action les unes des autres. Chacune d'elles est secondée ou contrariée par une autre. Mais leur marche n'est pas fortuite, n'est pas l'effet du hasard. Elles forment

---

55 *Textes*, p. 432.

une série où chacune, par une liaison naturelle, est l'effet de ce qui précède, la cause de ce qui suit. » ; *Monadologie*, article 61 : « Comme tout est plein... tout corps se ressent de tout ce qui se fait dans l'univers, tellement que celui, qui voit tout, pourrait lire dans chacun ce qui se fait partout et même ce qui s'est fait ou se fera, en remarquant dans le présent ce qui est éloigné tant selon les temps que selon les lieux ; σύμπνοια πάντα [tout conspire], disait Hippocrate. Mais une âme ne peut lire en elle-même que ce qui y est représenté distinctement, elle ne saurait développer tout d'un coup ses replis, car ils vont à l'infini. » Enfin, nombre d'exemples permettent de mettre en parallèle certains passages des derniers textes de Leibniz et ceux des *Ennéades* de Plotin.

Faut-il s'étonner que Leibniz ait été inspiré par Plotin lors de la rédaction des textes plutôt théologiques, tels la *Monadologie* et les *Principes de la nature et de la grâce* ? Leibniz le dit lui-même, la pensée grecque a toujours eu une forte influence sur lui, surtout depuis la réhabilitation des formes substantielles ; d'ailleurs, pourquoi ne pas le prendre au mot ? « J'ai tâché de déterrer et de réunir la vérité ensevelie et dissipée sous les opinions des différentes sectes des philosophes ; et je crois y avoir ajouté quelque chose du mien pour faire quelques pas en avant. »<sup>56</sup>

Cela dit, il ne faut pas se laisser leurrer par des images : l'Un est la clé de voûte des *Ennéades* et la pierre angulaire de la philosophie de Leibniz est la notion de *force* ou *puissance*, cette force primitive « inhérente à toute substance corporelle *per se* »<sup>57</sup>, notion qu'il a approfondie dans ses *Dynamiques*<sup>58</sup>, et qui, deux siècles plus tard, s'est révélée être une formidable intuition.

---

56 Voir note 50. Les paroles de Leibniz dans *Specimen Dynamicum* (*Textes*, p. 340) sont aussi fort significatives : « Nous pensons qu'il ne faut pas détruire cette philosophie acceptée tant de siècles, mais plutôt l'expliquer de telle sorte à la rendre cohérente, là où cela est possible, et de plus, l'illuminer et l'augmenter par de nouvelles vérités. »

57 *Textes*, p. 340.

58 *Textes*, p. 316.

---

Dans *Système nouveau de la nature et de la communication des substances*, Leibniz retrace le développement de ses recherches : « Après bien des méditations, je m'aperçus qu'il est impossible de trouver les principes d'une véritable unité dans la matière seule, ou dans ce qui n'est que passif, puisque tout n'y est que collection ou amas de parties jusqu'à l'infini. Or la multitude ne pouvant avoir sa réalité que des unités véritables qui viennent d'ailleurs, et sont tout autre chose que les points dont il est constant que le continu ne saurait être composé ; donc pour trouver ces unités réelles je fus contraint de recourir à un atome formel, puisqu'un être matériel ne saurait être en même temps matériel et parfaitement indivisible, ou doué d'une véritable unité. Il fallut donc rappeler et comme réhabiliter les *formes substantielles*, si décriées aujourd'hui ; mais d'une manière qui les rendit intelligibles et qui séparât l'usage qu'on en doit faire de l'abus qu'on en a fait. Je trouvai donc que leur nature consiste dans la force, et que de cela s'ensuit quelque chose d'analogique au sentiment et à l'appétit ; et qu'ainsi il fallait les concevoir à l'imitation de la notion que nous avons des âmes. Mais comme l'âme ne doit pas être employée pour rendre raison du détail de l'économie du corps de l'animal, je jugeai de même qu'il ne fallait pas employer ces formes pour expliquer les problèmes particuliers de la nature, quoiqu'elles soient nécessaires pour établir des vrais principes généraux. Aristote les appelle *entéléchies premières*. Je les appelle, peut-être plus intelligiblement, *forces primitives* qui ne contiennent pas seulement l'acte ou le complément de la possibilité, mais encore une activité originale. »<sup>59</sup> Et plus loin, il poursuit : « Il n'y a que les *Atomes de substance*, c'est-à-dire les unités réelles et absolument destituées de parties, qui soient les sources des actions, et les premiers principes absolus de la composition des choses, et comme les derniers éléments de l'analyse des choses substantielles. On les pourrait appeler *points métaphysiques* : ils ont quelque chose de *vital* et une espèce de

---

59 *Textes*, pp. 376-377.

*perception*, et les points mathématiques sont leurs *points de vue*, pour exprimer l'univers. »<sup>60</sup> Ainsi, afin de comprendre l'harmonie de la nature, à savoir « la diversité compensée par l'unité »<sup>61</sup>, comme il le dit déjà dans sa lettre de 1671 à Arnauld, Leibniz déploie sa pensée sur deux niveaux, physique et métaphysique, ce qui lui permet d'affirmer dans *De ipsa natura* : « Dans la substance corporelle, il doit se trouver une *entéléchie première*, une certaine capacité première (πρῶτον δεκτικὸν) d'activité, à savoir la force motrice primitive qui s'ajoute à l'étendue (ou à ce qui est purement géométrique) et à la masse (ou à ce qui est purement matériel) et qui agit toujours, mais se trouve diversement modifiée, par la concurrence des autres corps et leurs tendances ou impulsions. Et c'est ce même principe substantiel qui, dans les vivants, s'appelle *âme*, dans les autres êtres, *forme substantielle*, et qui, en tant qu'il constitue avec la matière une substance véritablement une, ou une unité par soi, est ce que j'appelle Monade. »<sup>62</sup>

---

60 *Textes*, p. 381.

61 *Textes*, p. 90.

62 *Textes*, p. 421.







Messier 82 est une galaxie à sursaut de formation d'étoiles située à environ 12 millions d'années-lumière dans la constellation de la Grande Ourse (Ursa Major). Image originale de la NASA. Amélioration numérique par rawpixel.





